

TERRE SAINTE

Paul Andrews, S.J.
Editeur AMDG Express
Thérapeute. Dirige des Exercices Spirituels

*Tout ce que nous faisons dans la vie,
C'est aller d'un lieu de Terre Sainte à un autre.*
J.D.Salinger

La formation permanente n'est pas un sujet facile à traiter. Il semblerait indiquer que nous cherchons constamment à nous recycler pour mieux nous adapter à notre temps. Ce concept est entré dans la terminologie jésuite il y a une trentaine d'années, et bon nombre de jésuites, moi compris, ont rempli des fonctions de délégué, organisateur ou responsable de la formation permanente de leurs confrères. Mais c'est une vision en grande partie irréaliste, car cela signifierait que ce qu'élaborent les autorités – le Provincial et son équipe – aurait des répercussions directes sur le développement personnel des jésuites.

Je voudrais éclairer cette réflexion sur la formation permanente à l'aide de l'image du buisson ardent et des lieux de Terre Sainte dont parle Salinger. Et l'illustrer en faisant appel à des souvenirs personnels : celui d'une belle rencontre le jour de mon ordination ; celui d'un rêve romantique et de la découverte que je pouvais plaire aux femmes ; celui d'un sentiment particulièrement intense de la présence de Dieu dans la nature ; et enfin celui d'un échec après avoir été écarté d'un rôle public, à la suite duquel je suis arrivé petit à petit à surmonter mon amertume et à prendre conscience que c'était

une décision sage. Tous ces événements n'étaient pas prévisibles. Ils me sont arrivés et ont provoqué en moi une vive joie ou une forte douleur. En modifiant l'image que j'avais de moi-même, ils ont contribué à me former bien plus que n'aurait pu le faire un cours de formation.

Première bénédiction

La formation permanente implique que quelqu'un travaille à changer notre personnalité. Mais ce n'est pas exact, sauf si ce Quelqu'un est Dieu.

Ce qui nous forme, ce sont généralement des faits accidentels et imprévus.

Ce qui m'est arrivé le jour de mon ordination à la prêtrise m'a bien montré l'écart qui existe entre les rituels programmés de l'Église institutionnelle et les faits qui nous changent vraiment.

Ma vie de prêtre a débuté par une chaude journée d'été, le 31 juillet 1958, jour de la fête de saint Ignace. La matinée avait été stressante. Depuis plus de quatorze ans, nous étudions et nous préparions en vue de ce jour, et nous étions debout depuis l'aurore. John Charles McQuaid, alors archevêque de Dublin, arriva ponctuellement et calmement à Milltown Park, en répandant autour de lui un climat de respect anxieux. Il prononça les formules latines de la cérémonie d'ordination. Pour nous, c'était la troisième cérémonie de ce genre en quatre jours ; en succession rapide, nous étions devenus sous-diacres, puis diacres, et maintenant nous étions ordonnés prêtres. Nous étions un peu abasourdis par tous ces préparatifs : se vêtir, se rappeler comment dire correctement l'office, observer les nouvelles obligations et les divers rituels.

ce qui nous forme, ce sont généralement des faits accidentels et imprévus

Quel soulagement de pouvoir m'évader dans l'après-midi pour aller me baigner au Forty Foot, une crique rocheuse de la baie de Dublin réservée à l'époque aux hommes. J'abandonnai mon nouveau complet noir sur les rochers et me plongeai dans l'eau vivifiante et pure de la mer, heureux de laisser derrière moi la piété chaleureuse des familles et des amis et de sentir mon corps revivre. Le meilleur moment arriva quand je sortis de l'eau et que je me frictionnais avec ma serviette au soleil de juillet, sentant mon sang circuler dans mes veines.

Il y avait là le groupe des habitués. Quelques-uns de ces hommes m'étaient connus, d'autres non. Alors que j'étais debout avec ma serviette, l'un d'eux se dirigea vers moi posément. *Est-il vrai que vous avez été ordonné prêtre ce matin ?* Oui. *Père, je vous demande de me bénir.* Il s'agenouilla devant moi sur les rochers ; je posai les mains sur sa tête, fermai les yeux et me mis à prier pour lui.

Lorsque je rouvris les yeux, ce que je vis me remplit d'étonnement. Il s'était formé un petit groupe d'hommes qui attendaient leur tour pour recevoir ma bénédiction. J'en connaissais quelques-uns : le batteur d'un groupe de rock, un épicier de Dun Laoire, un avocat de Cork. Les autres m'étaient inconnus. Ils vinrent s'agenouiller les uns après les autres, et je leur imposai mes mains de nouveau prêtre. Aucun cameraman n'était présent pour filmer cette scène : un homme debout et six hommes agenouillés devant lui sur les rochers dans la chaleur du soleil, tous nus comme des vers.

J'ai conservé les photos des rituels bien rodés et solennels de ce matin-là. Mais l'image de la baie de Dublin, gravée dans ma mémoire, m'est encore plus précieuse. Ce qui me reste du jour de mon ordination, ce n'est pas tant John Charles, les formules latines, les rituels répétés mille fois : tout cela était passager. Ce qui me reste, c'est la foi de ces hommes nus, et le fait que je continue à vivre dans ce corps. C'était l'Église alternative des années 1950, un groupe sans pouvoir, ni cérémonial, ni vêtement : six hommes qui, avec une innocence émouvante, demandaient la bénédiction d'un prêtre nouvellement ordonné, comme pour savourer une miche de pain croustillante à peine sortie du four ou le premier verre d'une bouteille de vin nouveau. Plus que tout le cérémonial latin du matin, ils m'ont donné le sentiment du trésor qui m'avait été confié.

Susan

Depuis le jour de mon ordination, le rôle et le statut social des prêtres ont beaucoup changé en Irlande. ***Lorsque vous cessez d'être une caste à part, vous êtes plus libre d'être tout simplement un homme.*** Les rapports sont devenus plus chaleureux. Et le célibat n'est plus considéré comme allant de soi par bon nombre de prêtres. Il existe une différence de ce point de vue entre les prêtres diocésains qui vivent généralement dans la solitude, et les prêtres religieux qui trouvent un soutien affectif dans leur communauté.

Alors que je faisais mes études de doctorat en Angleterre loin de ma communauté, ce problème s'est posé à moi de façon concrète. Je suis tombé amoureux d'une jeune Anglaise (anglicane fervente) qui travaillait avec moi et qui était libre des contraintes qui caractérisaient les jeunes irlandaises dans leurs rapports avec les clercs (les jeunes filles qui étudiaient avec moi à l'université dans les années 1940 disaient : *Il ne faut surtout pas regarder au dessus d'un col romain*). Ce fut pour moi une dure bataille entre mon cœur qui chantait de joie et se répandait en poèmes pour Susan, et ma tête qui était bien consciente que, même s'il n'y avait pas eu mes vœux, nous n'étions pas compatibles. Ce ne fut pas une histoire d'amour – tout se limita à quelques poèmes et à quelques baisers chastes qui m'ont laissé un souvenir tendre et joyeux. À mon initiative, nous avons finalement décidé d'en finir et de rester bons amis. Il y a bien longtemps de cela. Susan vit maintenant dans une île et nous avons perdu le contact. La dernière fois que j'ai eu des nouvelles d'elle, elle en était à son troisième mari. Par une intervention de la Grâce, par sagesse, ou les deux, j'ai poursuivi ma route en empruntant des chemins différents. Dans l'euphorie de l'Angleterre des années 1960, ma tête fut un meilleur guide que mon cœur.

Du point de vue de la formation permanente, mon cœur s'était éveillé et ouvert à des possibilités que la formation reçue au noviciat et par la suite n'avait pas explorées. Je savais que j'étais attiré par les femmes. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que je pouvais leur paraître attirant. Dans l'étourdissement de ces journées d'été et dans la souffrance qui s'ensuivit, mon vœu de chasteté devint pour la première fois pour moi une réalité.

Théophanies

Pour décrire son parcours à la fin de sa vie, Ignace de Loyola prit quelques moments déterminants de sa formation : les tourments proches de la psychose de Manresa ; la vision de Dieu en toute chose près du Cardoner ; le sentiment d'un appel dans la chapelle de La Storta. Ce n'était pas un cours de formation permanente organisé par les supérieurs, mais des ***contacts avec Dieu que l'on pourrait qualifier de théophanies***. À un niveau bien plus modeste

contacts avec Dieu que l'on pourrait qualifier de théophanies.

et toutes proportions gardées, je voudrais décrire ici quelque chose d'analogue dans mon propre parcours.

Vous connaissez sans doute l'histoire du jésuite qui voulait demander à son supérieur l'autorisation de pêcher pendant qu'il priait, mais qui formula sa requête différemment en lui demandant : *Puis-je prier pendant que je pêche ?* En effet, les deux choses vont de pair, ne serait-ce qu'à cause des paysages magnifiques que l'on trouve dans les lieux de pêche en Irlande. Les truites ne sont pas toujours grosses, mais les rivières et les lacs sont d'une beauté époustouflante. Je me souviens qu'un jour j'étais en train de pêcher dans le Liffey à Ballymore Eustace, et que je fis une pause pour manger tranquillement un sandwich sur la berge. Soudain je notai un mouvement, et en regardant autour de moi je vis un renardeau à quelques mètres de moi, qui examinait la rivière comme moi. Les théologiens auraient appelé cela une théophanie, une vision de Dieu. Saint Benoît encourageait ses moines à *vacare Deo*, à trouver du temps pour Dieu. La pêche à la ligne est un excellent moyen en ce sens.

Un été, je me trouvais seul au lac de Lough Carra. La journée était trop belle et trop lumineuse pour pêcher. Vers midi, le vent tomba. Le soleil resplendissait dans un ciel limpide ; tout était, comme dit un poète, « aussi figé qu'un navire peint sur un océan peint ». Autant renoncer à tout espoir d'attraper des truites et contempler ce lac magnifique. Après un certain temps, dans la chaleur de midi, je remontai les rames, m'étendis au fond de la barque et m'assoupis.

La conscience d'un léger mouvement me réveilla. Le soleil était encore chaud et le lac toujours immobile. En regardant vers mes jambes, je vis qu'une magnifique libellule rouge s'était posée sur mon pantalon, juste au-dessus de mes genoux. Elle semblait somnoler au soleil. Tout doucement, j'avantai un doigt et la touchai, en caressant son long corps rouge. Au lieu de s'envoler, elle s'étira, paraissant y prendre plaisir. Je n'avais jamais eu de rapports aussi rapprochés avec un insecte, mais manifestement nous communiquions. Au bout de quelques minutes, elle battit ses ailes diaphanes et s'envola, mais ce fut seulement pour décrire plusieurs cercles autour de moi et atterrir de nouveau sur mon pantalon exactement au même endroit qu'avant. De nouveau je la caressai doucement, et de nouveau elle répondit en cambrant son corps. Une deuxième fois, elle s'envola, décrivit un cercle et revint au même endroit. Cette scène se répéta maintes fois. La journée semblait sans fin. Je n'étais pas pressé, elle non plus. Quand elle revint pour

la trentième fois, je cessai de compter, jusqu'à ce que notre conversation soit brutalement interrompue.

Il y avait d'autres barques sur le lac, et un pêcheur s'inquiéta en voyant une barque loin du rivage et apparemment sans personne à bord, car j'étais étendu sur le fond, hors de sa vue. Il vint vers moi dans un vrombissement de moteur. En l'entendant je sortis la tête par-dessus le plat-bord. *Obé, cira-t-il. J'étais inquiet. Y a-t-il quelqu'un avec vous ?* Oui, répondis-je, *mais elle vient de quitter ma barque pour quelques instants.* Il sourit et repartit dans un bruit de moteur en se grattant la tête.

Sur cette petite planète, si lourdement manipulée qu'on peut manger des fraises à Noël et de la dinde en juin, où les saisons ont perdu une grande partie de leur sens, la pêche à la ligne demeure solidement ancrée aux saisons. En octobre, quand les truites se préparent à frayer, on range son matériel de pêche on prépare les appâts tout l'hiver. On accepte la discipline et les frustrations des saisons où la pêche est interdite, en attendant avec impatience mars et la perspective de nouvelles théophanies.

Désillusion

Dans l'évangile de Luc, le fils prodige, tombé dans l'indigence, prend conscience : *J'ai péché contre le ciel et j'ai déçu mon père.* Des milliards de personnes ont le sentiment que la vie leur a joué un mauvais tour. ***Se confronter aux attentes déçues peut être soit formateur, soit destructeur.***

À un certain moment, comme Jean Baptiste envoyant des messagers à Jésus depuis sa prison, ils se disent : *Est-ce vraiment tout ? Tout cela est-il aussi bon qu'il n'y paraît ?* Ils considèrent leur mariage brisé, leurs attentes déçues ; leur carrière où ils se sont heurtés à un plafond de verre et n'ont pas

obtenu la promotion qu'ils convoitaient ; leur vocation religieuse où ils n'ont pas toujours été à la hauteur de leurs idéaux. Certains ont le sentiment d'avoir négligé leurs enfants. C'est l'heure de la vérité. Peut-être est-ce ce que Jésus voulait dire quand il nous exhortait à porter notre croix. Ce n'était pas un appel à faire des pénitences spéciales. Notre pire croix c'est nous-mêmes,

*se confronter aux
attentes déçues peut être
soit formateur, soit
destructeur*

et elle ne s'allège pas avec les années. Comme le disait Rita Hayworth : *La vieillesse n'est pas faite pour les petites natures.*

Dans cette parabole extraordinaire, le fils prodige était venu demander pardon à son père, mais celui-ci ne lui en donna pas l'occasion. Il refusa d'écouter les fautes dont son fils s'accusait. Il le serra dans ses bras, le revêtit des plus beaux vêtements et organisa un festin.

Regardez un échantillon de personnes mûres ou âgées. Combien d'entre elles se disent déçues par la vie ? Y en a-t-il une seule qui ne porte pas un chagrin ou une blessure dans son cœur ? Ce n'est qu'après la mort de la souriante et héroïque Mère Teresa qu'on a appris qu'elle avait vécu une vie de désolation spirituelle et de tourment. Dans un poème émouvant, mon ami Páidín dit en parlant de lui-même : *Inconsolable que je suis, moi.* Et le poète jésuite Gérard Manley Hopkins dit dans un de ses sonnets de désolation :

Je suis furieux, je suis tourmenté. Le décret le plus profond de Dieu aura eu pour moi un goût amer : ce goût, c'était moi-même.

Il pourrait paraître hypocrite ou complaisant de ma part de parler de déception. J'ai vécu une vie de jésuite longue et heureuse, j'ai eu beaucoup d'amis auxquels je suis attaché, écrit un livre qui se vend bien, dirigé des écoles et des communautés, visité les plus beaux endroits de notre planète ; j'ai pu m'exprimer dans d'innombrables cours et articles, et j'ai rencontré des dizaines de milliers de personnes à qui j'ai donné une direction spirituelle ou un accompagnement. Pourtant, il y a des blessures de l'ego qui sont difficiles à surmonter.

Rétrospectivement, les échecs de notre vie prennent une tonalité différente. Lorsque j'ai été destitué de mes fonctions de proviseur, j'ai été en proie au ressentiment pendant plusieurs mois. Il m'a fallu du temps pour comprendre que je n'étais pas fait pour ces fonctions. En regardant en arrière, je suis reconnaissant d'en avoir été libéré par une décision de mon supérieur religieux et par mon vœu d'obéissance. De même que l'histoire de Susan a rendu concrète la chasteté pour moi, ainsi cette destitution d'un poste public a rendu concrète l'obéissance. ***C'est seulement à travers les échecs que nous pouvons nous identifier avec le Christ souffrant*** et faire un pas en avant vers le dépouillement qu'Ignace met au cœur de ses Exercices spirituels. Tel est le point central de la formation permanente. Même une désillusion peut être un lieu de Terre Sainte.